

# Mai

Pendant que ce mois renouvelle  
D'une course perpétuelle  
La vieillesse et le tour des ans :  
Pendant que la tendre jeunesse  
Du ciel remet en allégresse  
Les hommes, la terre, et le temps.

Pendant que les Arondelettes  
De leurs gorges mignardelettes  
Rappellent le plus beau de l'an,  
Et que pour leurs petits façonnent  
Une couette, qu'ils maçonnet  
De leur petit bec artisan.

En ce mois Venus la sucrée,  
Amour, et la troupe sacrée  
Des Grâces, des Ris, et des Jeux,  
Vont rallumant dedans nos veines  
L'ardeur des amoureuses peines,  
Qui glissent en nous par les yeux.

Pendant que la vigne tendrette,  
D'une entreprise plus secrète  
Forme le raisin verdissant,  
Et de ses petits bras embrasse  
L'orme voisin, qu'elle entrelace

De pampre mollement glissant :

Et que les brebis camusettes  
Tondent les herbes nouvelettes,  
Et le chevreau à petits bons  
Échauffe sa corne et sautelle  
Devant sa mère, qui broutelle  
Sur le roc les tendres jetons.

Pendant que la voix argentine  
Du Rossignol, dessus l'épine  
Dégoise cent fredons mignards :  
Et que l'Avette ménagère  
D'une aile tremblante et légère  
Vole en ses pavillons bruyards.

Pendant que la terre arrosée  
D'une fraîche et douce rosée  
Commence à brouter et germer :  
Pendant que les vents des Zéphyrs  
Flattent le voile des navires  
Frisant la plaine de la mer.

Ce pendant que les tourterelles,  
Les pigeons et les colombelles  
Font l'amour en ce mois si beau,  
Et que leurs bouchettes beffonnes  
À tours et reprises mignonnes  
Frayent près le coulant d'une eau.

Et que la tresse blondissante  
De Cérés, sous le vent glissante,  
Se frise en menus crépillons,  
Comme la vague redoublée  
Pli sur pli s'avance écoulée  
Au galop dessus les sablons.

Bref, pendant que la terre, et l'onde  
Et le flambeau de ce bas monde,  
Se réjouissent à leur tour,  
Pendant que les oiseaux se jouent  
Dedans l'air, et les poissons nouent  
Sous l'eau pour les feux de l'Amour :

Qu'il te souvienne, ma chère âme,  
De ta moitié, ta sainte flamme,  
Et de son parler gracieux,  
Des chastes feux et grâces belles,  
Et de ses vertus immortelles  
Qui se logent dedans ses yeux.

Qu'il te souvienne que les roses  
Du matin jusqu'au soir écloses,  
Perdent la couleur et l'odeur,  
Et que le temps pille et dépouille  
Du printemps la douce dépouille,  
Les feuilles, le fruit, et la fleur.

Souviens-toi que la vieillesse  
D'une courbe et lente faiblesse

Nous fera chanceler le pas,  
Que le poil grison et la ride,  
Les yeux cavés et la peau cuide  
Nous traîneront tous au trépas.

Va donc, et que ces charmeresses,  
Ces Muses, ces sœurs piperesses  
N'enchantent ton gentil esprit.  
Bouche tes oreilles de cire  
Et sauf de péril te retire  
À cet œil qui premier te prit.

Or que la Seine vienne étendre  
Ses bras courbés pour te surprendre  
Et te nourrir en son Paris  
Malgré les faveurs de Garonne,  
À ton retour qui te couronne  
Comme l'un de ses favoris.

Or que tu laisses une plainte,  
Un regret, à la troupe sainte,  
Qui t'honore et te vante sien,  
Et qui jusqu'aux rives barbares  
Publiera les louanges rares  
De tes vertus, et le nom tien.

Va donc, et prend la jouissance  
Des soupirs, qu'une longue absence  
A fait renaître dedans toi :  
Va que Paris ne te retienne,

Ma chère âme, et qu'il te souviene  
Des Muses, d'Amour, et de moi.

Rémy Belleau (1528–1577)